Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 254

Artikel: Yette
Autor: Forge, Henry De
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251868

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

nager le château. Il partit ensuite escorté des troupes autrichiennes jusqu'aux Rangiers et prit le chemin de Bellelay. Les troupes impériales arrivèrent heureusement à Bâle. Le prince sauvait ses archives, son argenterie, ses effets les plus précieux. Près de cent voitures emportaient ces biens et prenaient la route de la Suisse, en passant par Bellelay. Ce départ précipité eut lieu dans la nuit du 27 au 28 avril 1792, après que le Prince eut établi un Conseil de régence sous la présidence de M. Jobin. Le Prince arriva le 28 au soir à Bellelay. L'arrivée du Souverain jeta l'épouvante dans ce monastère. Le lendemain, 150 émigrés prenaient également le chemin de l'exil et rejoignirent le Prince à Bellelay. Ils trouvèrent à l'abbaye la plus généreuse hospitalité. Le 29 le Prince et sa suite étaient à Bienne, où fut établi le gouvernement de l'Evêché, dans le château épiscopal.

Le départ précipité du prince Joseph de Roggenbach a été regardé comme une maladresse. Rien ne venait justifier cette fuite. La vie du prince n'était nullement en danger, il pouvait parfaitement demeurer dans son château de Porrentruy et gouverner sa Principauté. La France n'était pas en hostilité avec lui, elle ne faisait qu'occuper les gorges de l'Evêché, en vertu du traité de 1780. On reprocha plus d'une fois, au souverain, ce départ que, rien, alors, ne justifiait. L'Abbé de Bellelay s'était également retiré à Bienne avec son pensionnat. Le général de Ferrières à Delémont, en était peiné et surtout du départ du prince. Il le qualifiait de « Monseigneur le Prince » de vénérable évêque, en protestant de son catholicisme. Il désirait que le Prince retournât à Porrentruy ou à Delémont en toute tranquillité et il ajoutait ces mots : « Je garantis que la paix ne sera pas troublée par nous, mais je crains qu'elle ne le soit par d'autres, si Monseigneur le Prince s'absentait plus longtemps ». [1]) Ce même général Ferrières avait dit au lieutenant Moreau, que son plus grand chagrin était occasionné par l'éloignement du Prince. Il désire son retour et promet d'aller à sa rencontre avec un piquet de soldats pour l'introduire dans son château, et le faire respecter et obéir par ses sujets. [2])

Les ennemis du Prince profitèrent habilement de son départ pour cabaler contre lui. Il est vrai qu'après la mort de Louis XVI et la proclamation de la république, le prince ne pouvait plus tenir à Porrentruy les rênes de sa principauté. En tout cas son départ, en 1792, hâta sa déchéance et la ruine de l'Evêché.

Après le départ du prince du couvent de Bellelay, le lendemain, 30 avril, les religieux, saisis d'épouvante, se décidèrent à émigrer. On vida les chambres de l'Abbé, la sacristie, l'abbaye, le pensionnat, etc... tout fut expédié à Bienne, puis à Soleure. Cependant le général de Custine fit connaître que le couvent ne serait pas inquiété pourvu qu'il n'accordât pas d'asile aux émigrés français.

Pendant que se passaient tous ces graves événements, le général de Custine, à la tête de 4000 hommes, ayant sous lui le général de Ferrières, occupait l'Ajoie et la Vallée. C'était le moment si attendu par Gobel, Rengguer et leurs semblables pour décider la chute de l'Evêché. Les prisonniers, le vieux Copin, l'abbé Lemann et autres furent mis en liberté. Les exilés politiques rentrèrent au pays, entre autres les deux scélérats Caillet et Voyat d'Alle, condamnés aux galères, en Autriche. Bientôt les démagogues de France, les corps-francs du Haut-Rhin vinrent fraterniser avec tous les mauvais sujets du pays. En un moment toutes les mauvaises passions firent irruption.

Le parti de Rengguer, que grossissaient de jour en jour les mécontents, les exaltés et les traitres, trouva de l'appui chez quelques Français, malgré les ordres sévères de Custine qui entendait qu'on respectât l'autorité du Prince et de sa régence.

Malgré ces menées révolutionnaires et la présence des troupes françaises, le pays dans son immense majorité, était profondément soumis au Prince qu'il affectionnait et hostile au mouvement républicain. Aux Franches-Montagnes, à part les adeptes, qu'avait faits le curé Copin au Noirmont, le peuple se montrait nettement réfractaire à la révolution.

De concert avec les patriotes du Noirmont et avec l'aide de commandant français Demars, Rengguer, traitre à son Prince, jugea que le moment était venu de révolutionner la Montagne. Il arriva donc au Noirmont, avec une troupe de Français du Doubs et quelques pièces de canon. Avec l'appui du curé du Noirmont, le misérable Copin, il réussit à gagner à son parti la majeure partie de ce village. Les révolutionnaires allèrent également à Saignelégier pour faire main basse sur le châtelain. Prévenu assez tôt celui-ci avait eu le temps de prendre la fuite. Les révolutionnaires ne trouvèrent, à la châtellenie, que les domestiques. S'adressant à l'un d'eux, ils lui dirent : « Où est ton bougre de Jean foutre de maître ? Nous le voulons. Va lui dire de venir nous parler ? » Le domestique leur répliqua : « Mon maitre ne s'appelle pas comme cela ». Ils le menacèrent de le tuer s'il ne se trouvait pas ou s'il ne leur indiquait pas le lieu de sa retraite. Le domestique faisant semblant d'aller le chercher, s'esquiva par une porte de derrière. Quand les bandits virent que le domestique ne revenait pas, ils forcèrent les portes, entrèrent dans les caves où ils burent et mangèrent tout ce qu'ils trouvèrent, emportant avec eux ce qu'ils ne purent consommer. De là ils allèrent à la cure pour prendre le curé, qui avait pris la fuite à temps.

(*A suivre*).

1) Mémoires de Dom Moreau, p. 14.

2) Dom Moreau : 8.

YETTE

I

Comme son nom menu qui tenait dans une syllabe, dans un souffle presque, à dix-huit ans, était toute frêle, toute gracile, les mains fines, la bouche mignonnne ; mais ses grands yeux larges — deux étoiles — éclairaient radieusement son visage et rendaient Yette si jolie, si jolie, que par toute la ville où elle habitait, les femmes elles-mêmes, en la rencontrant, se retournaient, charmées, et chuchotaient :

— Regardez-la passer : c'est le printemps !

Ce printemps n'était fait que de bourgeons encore : nulle fleur d'amour ne s'était épanouie dans ce petit cœur tout neuf. Yette ne connaissait rien de la vie, si ce n'est qu'il y avait sur la terre du soleil, des chansons et de la gaieté. Du matin au soir on l'entendait chanter, et dans sa demeure, heureuse par elle, son rire perlait en notes légères.

— Petite, disaient les voisines, une belle fille comme vous ne se marie qu'avec un roi !

— Laissez ! laissez ! marmottait sa vieille grand'mère. Elle se mariera selon son cœur. Ce sera mieux !

Un matin d'avril, Yette reçut, par des messagers mystérieux, deux grandes lettres, l'une bleue, l'autre rose. Dans la première, on lui écrivait qu'on se mourait d'amour pour elle. Dans la seconde, on déclarait qu'on se tuerait, si elle ne voulait pas accorder sa main.

Les beaux yeux de Yette se voilèrent,

— Oh les vilains mots ! Mourir ! Se tuer !

Etait-ce donc là l'amour ?

Au fond de son cœur, pourtant, quelque chose d'étrange, d'incertain, de très doux ve-

---

Il était facile : M. Audoin gâta l'enfant, il devint l'amuseur, le promeneur, le compagnon inséparable. Comme beaucoup d'hommes de guerre, il était un élégiaque. Il s'attendrissait vite et longuement, pourvu que le service où l'entraînait sa pitié ne lui coûtait pas trop. Les occasions se multiplièrent où son plaisir et ce qu'il appelait son devoir ne se distinguèrent plus. Il faisait sauter le petit sur ses genoux, Charles riait, et M. Audouin trouvait le temps court. Charles commençait à marcher, et le géant, qui lui donnait la main, se divertissait à écouter les réflexions du populaire, quand le filleul et le parrain s'en allaient de conserve, l'un sans cesse retardé par l'autre et penché pour l'entendre, jusqu'aux jardins de l'hôtel de ville. Charles devenait curieux des images, et M. Audouin dévalisait Epinal. L'officier avait toujours aimé la mécanique et le travail des doigts ; il se découvrit une vocation de fabricant de jouets ; il construisit, avec une patience joyeuse, des canons de bois dont l'écouvillon poussait une boule d'étoupe mouillée, des soldats en moelle de sureau, des chariots, des forts, même une poupée, que Véronique habilla et coiffa en Alsacienne, et qu'elle put montrer à l'enfant, le soir du cinquième anniversaire, en disant :

— C'est ta cousine d'Alsace, mon Charles, vois comme elle est belle !

En effet, l'enquête poursuivie par M. Audouin, pendant les premiers mois de cette sorte d'adoption, n'avait pas abouti sur tous les points ; on n'était pas parvenu à découvrir dans quelle partie de l'Allemagne s'étaient réfugiés Maria Huber et son mari, et il semblait peu probable qu'on réussit dans une recherche à laquelle personne ne s'intéressait plus bien vivement et qui concernait de simples ouvriers ; mais la preuve avait été faite, dès le début, que le père était né en Alsace, alors terre française. L'homme, très timide, parlant mal le français, n'avait pas su se défendre, quand les camarades, employés aux terrassements des forts, l'avaient appelé « l'Allemand » ; il leur avait avoué qu'il avait accompli son temps de service dans l'armée allemande, et qu'en cas de guerre il devrait se battre contre eux. Et cela avait suffi pour que la légende fût inattaquable dans l'esprit populaire, parmi les locataires de la rue du Pont-de-Bois et parmi les chemineaux répandus autour de Toul. Mais la vérité avait eu quelque douceur pour M. Audouin. Il lui était meilleur de penser qu'il avait recueilli, qu'il commençait à élever un fils d'Alsacien, et non de Poméranien ou de Saxon. Il se disait : « Je n'aurai pas de mal à en faire un Français tout à fait, si je le garde. »

(*La suite prochainement.*)

nait de vibrer. Et la jolie Yette, qui jadis ne pensait qu'à rire, rêva...

II

L'auteur de la lettre bleue était Jean, un beau garçon, à la moustache fière; jamais il n'avait parlé à la jeune fille que de choses indifférentes, mais tout-à-coup elle se rappelait les rougeurs subites, ses façons gauches, ses regards gênés, quand il se trouvait auprès d'elle.

Lui !... Jean !... pour mari !

Yette sourit, puis machinalement, déchira la lettre en petits morceaux qui s'éparpillèrent sur le sol.

— Après tout, pensa-t-elle, pourquoi pas ?...

Mais elle tenait dans sa main gauche l'autre lettre à peine dépliée.

Celle-là était signée par Pierre, un jeune homme du pays voisin, pâle et blond, très estimé; plusieurs fois elle l'avait rencontré, chez des parents, mais jamais ils n'avaient échangé de longs propos. Lui aussi il l'aimait d'amour, et au point de commettre une folie si elle ne voulait pas être sa femme. Se marier ! .. déjà !...

Pierre ne lui déplaisait pas. Au contraire. Il avait l'air bon et simple, et ne serait-ce pas une joie charmante de s'associer à sa vie.

Mais, alors, Jean ?

Yette déchira la lettre rose, comme elle avait déchiré la lettre bleue, et leurs débris se mêlèrent sur le gazon. La pauvre petite se trouvait toute décontenancée. Que faire ? Que penser ? Fallait-il répondre ?... Yette repassa dans sa mémoire les événements de toute sa vie; jamais elle n'avait causé de peine à personne, cherchant toujours à se montrer bonne, charitable, avec chacun.

Grand'mère passait. Yette accourut, lui mit les bras autour du cou et, câline, interrogea :

— Qu'aurais-tu fait si, le même jour, de deux côtés, on t'avait dit que l'on t'aimait ?

Grand'mère, stupéfaite, essuya ses lunettes pour être bien sûre que c'était sa petite Yette qui parlait ainsi.

— Dame ! mignonne, ce que j'aurais fait... C'est bien simple... Je me serais demandé quel était celui des deux que j'aimais moi-même...

La belle solution !

Lequel des deux ? Mais Yette n'en savait rien. Tous deux lui paraissaient très gentils et lui faisaient bien de l'honneur en pensant à elle !

Ce soir-là, elle ne dormit guère, cherchant à résoudre le grave problème. Peut-être Pierre était il plus sérieux ? peut-être Jean était-il plus joli garçon ? Oui, ma foi ! Jean valait mieux, si tant était qu'elle pût penser à se marier, idée qui ne lui était encore point venue jusque-là.

Mais que dirait Pierre ? N'avait-il pas parlé de s'aller tuer, si elle refusait ? Fallait il le laisser mourir ? Et quand, très tard, Yette s'endormit, son choix n'était pas encore fait; seulement en attendant, tout bas, à chacun, elle accorda un peu de son cœur.

III

— Yette, j'ai à te parler.

— Qu'y a-t-il mon père ?

— Il y a que quelqu'un m'a demandé ta main, aujourd'hui même... Un riche parti... J'ai subordonné ma réponse à la tienne, bien entendu et je tiens à savoir ce que tu penses.

Yette trembla.

— De qui donc s'agit-il, père ?

— De Christian, le fils de mon vieil ami Claude, le plus riche fermier des environs.

Quoi ! Christian, le riche Christian, songeait à elle, pauvrette ? Certes oui, c'était un fameux parti, — un parti duquel rêvaient les plus belles filles du pays ! Yette aimait à bavarder avec Christian, le samedi matin, quand, avant d'aller à la foire voisine, il s'arrêtait pour prendre un petit coup de cidre, en disant bonjour. A cette idée qu'il l'avait demandée, Yette sentit son cœur battre très fort.

— Eh bien ! mignonne ?

Elle allait répondre; mais, soudain, elle songea à Jean et à Pierre, les associant dans sa pensée contre ce nouveau venu. Ils en mourraient bien sûr, tous les deux, comme ils l'avaient écrit ! La veille, elle avait rencontré Pierre, qui, en l'apercevant, avait rougi; en outre, elle avait cru distinguer plusieurs fois, le soir, des bruits de pas sous sa fenêtre, et, cachée derrière son volet, elle avait deviné la silhouette de Jean. Et son cœur jusque-là si calme, si peu fait aux déceptions et aux souffrances, un violent combat se livra. Depuis quelque temps, elle avait rêvé de l'amour comme de l'union simple et douce de deux tendresses, sans arrière-pensée, sans amertume, sans regret, et voilà que l'amour lui apparaissait une chose douloureuse, une bataille qui laissait des victimes sur le chemin. Et ce serait elle, la petite Yette, si frêle, si mignonne, la cause de tous ces drames !

Après une grande semaine de réflexion, comme son père insistait pour connaître sa réponse au sujet de Christian, elle baissa la tête et, doucement, répondit :

— A quoi bon, mon père ?... Il me semble que je ne serais pas complètement heureuse !...

Attendez !

Christian, le samedi suivant, ne passa point, affligé sans doute, et, de son côté, Yette pleura.

IV

Elle était plus jolie que jamais, maintenant; ses grands yeux avaient pris une expression de tristesse qui lui allait délicieusement.

Après Pierre, après Christian, d'autres vinrent qui l'aimèrent aussi et le lui dirent. Elle aurait voulu, de son côté, donner son cœur tout-à-fait, vivre avec un brave et bon compagnon des années de joie, mais cette pensée la tourmentait sans cesse que d'autres pussent souffrir par elle ! Au moins, tant qu'elle ne dirait définitivement « non » à personne, ils avaient tous le droit d'espérer encore.

Et elle ne se prononçait pas.

A chacun, elle accordait un peu de sa tendresse douce et reconnaissante.

— C'est étrange ! disaient les gens, la petite Yette ne se marie pas ! Ce n'est pourtant pas faute de prétendants ! Elle tourne la tête à tous les garçons de la ville !

— Elle aime peut-être ?

— Qui ?

— L'on ne sait !

Le temps passa.

Christian s'était marié par ailleurs, et richement. Pierre ne s'était pas allé pendre, ni jeter dans la rivière. Il avait fait mieux. Il venait de célébrer ses accordailles avec une de ses cousines. Quant à Jean, il ne quittait plus le cabaret. Yette avait appris tout cela et, chaque fois, en avait eu de la peine; elle avait cru dans la parole de chacun d'eux, et chacun d'eux avait emporté un peu de son cœur.

Et d'autres encore après des serments d'amour éternel, s'en étaient allés, oublieux !

— Tu vois, Yette, disait la grand'mère, tu as bien fait de ne pas te décider; l'amour des hommes n'a point de durée !

V

Un matin, le bruit se répandit que Yette était malade, bien malade. La nouvelle courut de porte en porte. Le soir, on vit des ombres glisser vers la maison où la jeune fille habitait.

C'étaient les amoureux de Yette. Chacun d'eux l'avait demandée en mariage, et à chacun d'eux elle avait fait la même réponse décevante. incertaine. Mais elle était si jolie, si jolie, qu'ils l'aimaient toujours au fond de leur cœur. Christian lui-même était venu, caché sous une grande houppelande pour ne point être reconnu; il n'était pas heureux en ménage et regrettait Yette.

Pierre avait rompu ses accordailles; le souvenir de Yette lui tenait trop au cœur.

Près de la porte aussi était Jean, qui avait déserté le cabaret ce jour-là.

Mais aucun n'osait entrer.

Ils se regardaient avec défiance, jaloux les uns des autres, semblant comprendre pourquoi ils étaient tous venus ainsi. L'un d'eux pourtant frappa à la porte.

Une voix cassée répondit :

— Laissez-moi; ma pauvre petite Yette se meurt !

Le vent soufflait, très âpre. Etait-ce parce qu'il fouettait leurs visages, ou pour quelque autre cause ? Ces hommes pleuraient.

Silencieux, ils attendaient dans la nuit, espérant que Yette irait mieux. Tout-à coup, dans la maison, il y eut un grand cri.

— Oh ! c'est fini ! dit Christian.

Le vent soufflait avec plus de violence.

Quand on leur permit d'entrer, Yette reposait dans sa belle robe blanche, avec une gerbe de fleurs dans ses bras. Ses grands yeux, ces yeux qui avaient fait qu'on l'avait tant aimée, étaient clos. Seule sa petite bouche avait un sourire encore.

Les jeunes hommes doucement pénétrèrent dans la chambre, tête nue.

— De quoi est-elle morte ? demanda l'un.

Une voix murmura :

— D'amour peut-être !

Alors, grand'mère, qui sangtolait dans un coin de l'âtre, se leva, prit la gerbe qui reposait dans les bras de Yette et, sans parler, cueillit une fleur pour chacun.

HENRY DE FORGE.

Comptabilité agricole

Ne craignez rien, chers lecteurs, ce mot n'implique nullement l'idée d'une paperasserie bureaucratique contre laquelle vous regimberiez à bon droit. Dieu merci, vous n'êtes point faits pour les ronds de cuir et vous contrastez avantageusement par votre activité avec cette nuée de bureaucrates qui nous envahit de toutes parts.

Aussi le cultivateur ne peut-il avoir une comptabilité aussi rigoureuse que celle d'un banquier : il n'en a ni le temps ni le goût.

Mais un simple agenda, où chaque jour, à la veillée, il inscrirait ses dépenses et ses recettes, les échéances des sommes qu'il doit ou qui lui sont dues, les journées de ses ouvriers, les travaux effectués, lui serait d'une incontestable utilité.

Puis, ne pourrait-il pas, chaque mois ou chaque trimestre, ou du moins à la fin de l'année, faire sa caisse, c'est-à-dire additionner ses dépenses et ses recettes et faire la différence ?

L'inventaire annuel au moment de morte saison, par un jour de pluie ou de neige, serait vite fait et donnerait au cultivateur l'estimation de tout ce qu'il emploie pour faire valoir son fond.

Ces deux registres — l'agenda et le livre des inventaires, — étant bien tenus, suffisent au cultivateur.

Mais ils sont indispensables.

Voyons leurs avantages :

L'agenda, ou livre-journal, relatant toutes les opérations du cultivateur, lui rappelle — même longtemps après — les prix d'achat et de vente